

Bulletin d'histoire politique

Claude-Henri Grignon et les droites radicales françaises de l'entre-deux-guerres : influences et échanges

Ghyslain Hotte



Volume 27, Number 2, Winter 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1059072ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1059072ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association québécoise d'histoire politique
VLB éditeur

ISSN

1201-0421 (print)

1929-7653 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Hotte, G. (2019). Claude-Henri Grignon et les droites radicales françaises de l'entre-deux-guerres : influences et échanges. *Bulletin d'histoire politique*, 27(2), 119–145. <https://doi.org/10.7202/1059072ar>

Article abstract

L'influence des droites radicales françaises sur le Canada français a fait l'objet de nombreux travaux avec, en toile de fond, la question controversée de la réception et des usages du maurrassisme dans les milieux canadiens-français. Cependant, les historiens se sont surtout intéressés aux membres des réseaux intellectuels et des cercles littéraires, le plus souvent issus de la bourgeoisie urbaine, de la presse à grand tirage ou des professions libérales. Par conséquent, cet article se penche sur les liens privilégiés qu'entretenait Claude-Henri Grignon (1894-1976), décrocheur scolaire, ex-détenu de la Prison de Bordeaux et pamphlétaire autodidacte du nord des Laurentides, avec René Benjamin (1885-1948), écrivain prolifique, militant de l'Action française et proche collaborateur de Charles Maurras. Cette recherche nous apportera un éclairage inédit sur un cas particulier d'influences littéraires et idéologiques entre la France et le Canada français hormis les cercles montréalais près de l'abbé Lionel Groulx ou de L'Action française de Montréal.

Claude-Henri Grignon et les droites radicales françaises de l'entre-deux-guerres : influences et échanges*

GHYSLAIN HOTTE¹
Candidat au doctorat en histoire
Université d'Ottawa

Résumé

L'influence des droites radicales françaises sur le Canada français a fait l'objet de nombreux travaux avec, en toile de fond, la question controversée de la réception et des usages du maurrassisme dans les milieux canadiens-français. Cependant, les historiens se sont surtout intéressés aux membres des réseaux intellectuels et des cercles littéraires, le plus souvent issus de la bourgeoisie urbaine, de la presse à grand tirage ou des professions libérales. Par conséquent, cet article se penche sur les liens privilégiés qu'entretenait Claude-Henri Grignon (1894-1976), décrocheur scolaire, ex-détenu de la Prison de Bordeaux et pamphlétaire autodidacte du nord des Laurentides, avec René Benjamin (1885-1948), écrivain prolifique, militant de l'Action française et proche collaborateur de Charles Maurras. Cette recherche nous apportera un éclairage inédit sur un cas particulier d'influences littéraires et idéologiques entre la France et le Canada français hormis les cercles montréalais près de l'abbé Lionel Groulx ou de l'Action française de Montréal.

Mots-clés

Claude-Henri Grignon, René Benjamin, maurrassisme, droites radicales françaises, influence intellectuelle, échange esthétique, correspondance, XX^e siècle

* Cet article scientifique a été évalué par deux experts anonymes externes, que le Comité de rédaction tient à remercier.

« C'est de la France que nous viendra toujours la lumière parce que c'est le seul pays au monde où règne la plus complète liberté [...] on peut dire en principe qu'il est possible de vivre intellectuellement et spirituellement par la seule littérature française². » C'est ainsi qu'Adrienne Choquette a su capter en 1939, dans ses *Confidences d'écrivains canadiens-français*, l'admiration profonde qu'avait Claude-Henri Grignon envers la France. Dans cette étude, nous nous pencherons sur les liens privilégiés qu'entretenait Grignon, originaire de Sainte-Adèle dans les Laurentides, auteur du roman *Un homme et son péché*, scénariste des *Belles Histoires des Pays d'en Haut* à la radio et à la télévision, et pamphlétaire aguerri, avec René Benjamin, écrivain prolifique, militant de l'Action française et proche collaborateur de Charles Maurras.

Mais d'abord, quelques mots sur l'historiographie des échanges culturels, idéologiques et littéraires entre la France et les cercles intellectuels canadiens-français. En effet, bon nombre d'historiens ont étudié les liens idéologiques ainsi que le degré d'influence de la France sur le Canada français, notamment entre le maurrassisme et la pensée groulxiste. Rapidement, deux tendances historiographiques se présentent : d'une part, celle des ténors de la thèse du « maurrasso-groulxisme », de la « filiation » ou encore de la « subordination idéologique » du Canada français à la France, tels les historiens Mason Wade, Michael Oliver, Esther Delisle et Catherine Pomeyrols ; d'autre part, celle des défenseurs de la thèse de l'autonomie du groulxisme ou du champ intellectuel canadien-français en lien avec la France, soit Pierre Trépanier, Olivier Dard, E.-Martin Meunier et Michel Bock. Les premiers appréhendent à la fois le groulxisme comme une « idéologie d'emprunt » et le Canada français comme « une province intellectuelle de la France³ », tandis que les seconds favorisent l'autonomie des idées d'ici⁴.

Par exemple, selon l'historien Pierre Trépanier, les emprunts canadiens-français au maurrassisme furent essentiellement « parcellaires » et « intégrés » à une structure idéologique proprement canadienne-française⁵. Dans le même sens, Olivier Dard, spécialiste des droites radicales françaises, indique que les liens idéologiques tissés entre le maurrassisme et le Canada français, dont *L'Action française* de Montréal, furent davantage l'affaire d'une « rencontre, d'un moment, d'une influence davantage que d'un transfert⁶ ». Selon E.-Martin Meunier, sociologue de l'Université d'Ottawa, les interprétations historiennes de la thèse du « maurrasso-groulxisme » fluctuèrent en fonction des préoccupations politiques, du contexte social et des enjeux idéologiques de chaque époque, soit à la fin des années 1950, avec la parution de *La Grève de l'Amiante* et de la revue *Cité libre*, de même qu'au début des années 1990, avec l'échec de l'Accord du lac Meech et de la montée du mouvement indépendantiste québécois⁷. L'historien Michel Bock insiste, quant à lui, sur l'absence de réflexion sé-

rieuse des écrits de l'abbé Lionel Groulx et de son entourage quant au régime politique. L'historien souligne, à titre d'exemple, le rapport très étroit entre les groulxistes orthodoxes et le catholicisme, pour qui « la nation canadienne-française dev [ait] continuer de s'institutionnaliser à l'interieur non de l'État, mais de l'Église⁸ ».

Nous remarquons que les historiens se sont surtout penchés sur les membres des réseaux intellectuels et des cercles littéraires, le plus souvent issus de la petite bourgeoisie urbaine, de la presse d'information à grand tirage ou encore des professions libérales⁹. Par conséquent, le cas particulier de Grignon – décrocheur scolaire, ex-détenu de la Prison de Bordeaux et pamphlétaire autodidacte du nord des Laurentides – nous permettra d'examiner les échanges idéologiques entre la France et le Canada français hormis les principaux cercles montréalais¹⁰ près de l'abbé Lionel Groulx ou de *L'Action française* de Montréal, notamment¹¹. En d'autres mots, nous pensons que l'étude des préférences littéraires hexagonales de Grignon ainsi que sa correspondance personnelle avec René Benjamin nous apportera un nouvel éclairage sur un cas particulier d'influences littéraires et idéologiques entre la France et le Canada français. Ainsi, quelle était la nature de la collaboration de Grignon avec les droites radicales françaises des années 1930 à la décennie 1940? Que disait, pensait et écrivait Grignon de ces droites radicales françaises, en particulier dans ses *Pamphlets de Valdombre*? S'était-il employé, tel un passeur, à importer ou encore à transposer au Canada français certaines thématiques maurrassiennes tirées de ses échanges ou de ses lectures françaises?

À ce propos, nous avons pris en compte l'importance accordée au fait *esthétique* des écrits de Grignon pour comprendre sa grande fascination ou plutôt son engouement envers les droites radicales françaises de l'entre-deux-guerres. L'esthétique de Grignon se caractérise par des formules percutantes ou évocatrices, une verve polémique, un certain registre de l'écriture ou encore une conception particulière du style pamphlétaire généralement employée par Maurras, Daudet et Benjamin dans *L'Action française*. Selon nous, c'est également en fonction de critères esthétiques que Grignon a exprimé son adhésion à une certaine idée de la France: la France catholique, la France des rois, la France paysanne et la France des régions, c'est-à-dire une vieille France à préserver et à protéger, et ce, dans le contexte canadien-français des années 1930¹². À notre avis, il s'agit là d'un élément essentiel à la compréhension de la rhétorique grignonienne à l'égard de l'Hexagone et de la littérature française.

Cette analyse est fondée sur les *Pamphlets de Valdombre*, brochures mensuelles que Grignon publia de 1936 à 1943¹³, de même que sur sa correspondance avec René Benjamin de 1937 à 1948. Mentionnons que Grignon était bien plus un pamphlétaire-polémiste à la plume vitriolique qu'un penseur rigoureux et cohérent. Néanmoins, la lecture de ses

chroniques politiques, de ses critiques littéraires ainsi que de son courrier personnel nous a permis de réévaluer la teneur des échanges et des influences françaises sur le Canada français.

Notre étude se déroulera en quatre étapes. Il importera, dans un premier temps, de présenter le parcours intellectuel de Grignon. Ensuite, nous examinerons les idées fortes de sa pensée, tout spécialement dans ses *Pamphlets de Valdombre*. Dans un troisième temps, nous étudierons les acteurs d'Action française ou des droites radicales qu'il a lus et qu'il a personnellement connus. Nous verrons comment Grignon s'attachait tant bien que mal à réemployer, dans le contexte canadien-français, certains thèmes ou certaines idées des membres de l'Action française. On précisera d'emblée que l'Action française, c'était d'abord un corps de doctrine constitué par Charles Maurras, figure dominante et maître intellectuel du mouvement¹⁴. C'était aussi un mouvement royaliste créé à la toute du XIX^e siècle dans le contexte de l'Affaire Dreyfus, défendant la monarchie décentralisatrice, le nationalisme intégral, un certain antisémitisme et l'antiparlementarisme. Finalement, c'était un quotidien, un journal de combat autour duquel était regroupée une kyrielle d'hommes de plume, dont Maurras, Léon Daudet, Jacques Bainville et Henri Massis, pour ne nommer que les plus connus¹⁵. En bref, l'Action française peut être considérée comme une nébuleuse intellectuelle constituée d'une multitude de personnages, de plumes et de courants de pensée¹⁶. Pour terminer, nous nous pencherons sur la correspondance entre Benjamin et Grignon. L'étude de leur correspondance nous permettra d'éclairer les notions de fidélité dans l'amitié, d'influences ainsi que les fonctions de passeur des années 1930 jusqu'au lendemain de la Libération.

Parcours intellectuel (1894-1939)

Grignon naît à Sainte-Adèle dans les Laurentides le 8 juillet 1894. Fils de Wilfrid Grignon, médecin de campagne en pays de colonisation, et d'Eugénie Baker, le jeune Grignon grandit dans la petite bourgeoisie canadienne-française rurale. Élève des pères de Sainte-Croix au Collège Saint-Laurent jusqu'à la classe de Méthode et des pères Trappistes à l'Institut agricole d'Oka entre 1912 et 1913, Grignon préférait la littérature à l'agronomie. Dès ce moment, le jeune homme emprunta un parcours d'apprentissage quelque peu atypique en autodidacte loin des canons collégiaux : « Je suis un autodidacte, et le peu que je sais je l'ai appris seul¹⁷ », avait-il coutume de dire. En 1916, Grignon, alors dans la jeune vingtaine, quitta Sainte-Adèle pour Montréal, gagnant désormais sa vie comme commis aux douanes canadiennes. C'est à Montréal que Grignon épousa Thérèse Lambert, une amie d'enfance. La même année, Grignon fit ses débuts dans l'arène journalistique comme critique littéraire, sous le pseudonyme de Claude Bâcle,

à *L'Avenir du Nord* de Saint-Jérôme, feuille régionale d'allégeance libérale dirigée par le sénateur Jules-Édouard Prévost. Cette entrée à *L'Avenir du Nord* donna donc pour la première fois à Grignon la possibilité de gagner sa vie en écrivant; une conquête pour ce jeune critique littéraire largement autodidacte. C'est également comme critique de livres que Grignon collabora dans les années 1920 à *La Minerve*, au *Matin*, au *Nationaliste* et au *Canada*, sous plusieurs pseudonymes¹⁸. Ce genre littéraire, de même que son penchant pour la polémique, ont modélisé une large part de son discours tout le long de sa carrière¹⁹.

Les années 1919 et 1920 représentent un tournant idéologique décisif dans la biographie de Grignon. C'est à ce moment qu'il fit la connaissance du polémiste et journaliste nationaliste Olivar Asselin²⁰. Ce dernier deviendra à la fois un mécène et l'une des plus grandes influences de sa vie²¹. C'est aussi à cette époque que Grignon découvre, à la recommandation de son ancien camarade de collège, Louis Francoeur, les œuvres de l'écrivain catholique Léon Bloy²², ainsi que les textes de Charles Maurras et de Léon Daudet dans *L'Action française* de Paris et dont «on ne pouvait lire [...] sans se servir de lunettes bleues tant cette feuille pétillait d'esprit, rutilait du soleil de l'originalité et fulminait de vérités imprévues et souvent aussi, il faut bien le dire, de contradictions renversantes²³».

Le jeune Grignon trouve chez les membres de l'Action française une forme d'engagement qu'il admire. Ce dernier passe dès lors de la philosophie des Lumières (Grignon est à ce moment un avide lecteur de penseurs libéraux) au traditionalisme et de l'athéisme au catholicisme le plus absolu, ce qui équivaut à une véritable consécration dans l'esprit du jeune pamphlétaire :

J'avais commencé à le lire [Léon Daudet] il y aura bientôt trente ans, écrivait-il en 1943. Je sortais tout transi et bien fol hélas! de la lecture de messieurs les encyclopédistes. Je gardais la tête toute bosselée, déformée, démesurément grossie par Voltaire, Rousseau, d'Alembert, Diderot et autres vilains de lettres. Lorsque je découvris Léon Daudet en même temps que Léon Bloy, Charles Péguy et Barbey d'Aurevilly, ce fut comme si je m'eusse plongé par une journée torride dans une source d'eau vive. Je commençai à respirer, à voir clair et à vivre. Et à me décroasser. Daudet surtout m'aura sauvé²⁴.

De retour à Sainte-Adèle en 1930, Grignon connaît une grande incertitude professionnelle, financière et personnelle. Durant la Crise, Grignon et sa famille, dont son épouse et sa nièce, Claire Grignon, plongent dans la misère sociale la plus complète. Comble de malheur, du 16 juin au 19 novembre 1932, Grignon se trouve derrière les barreaux, purgeant une peine de six mois à la prison de Bordeaux de Montréal pour un vol commis à la fin des années 1920, soit à l'époque où il travaillait au bureau fédéral des douanes. Les chocs de la Crise et de son incarcération sont pour lui de véritables traumatismes. À sa sortie de prison, Grignon réussit toutefois à

se dénicher avec l'aide d'Olivar Asselin, un emploi au ministère de la Colonisation du Québec. Entre-temps, Grignon se consacre à la rédaction d'*Un homme et son péché*, qui se voulait à l'origine un pamphlet contre l'argent²⁵. Le vent tourne enfin en sa faveur en 1933 avec la parution de son roman qui connut un immense succès de librairie, rapportant même à son auteur le prix David. De 1933 à 1936, Grignon travaille dans la Vieille Capitale comme fonctionnaire, remplissant, tour à tour, les rôles d'inspecteur des fonds de chômage, de publiciste adjoint et de conférencier attitré du ministère de la Colonisation. Entre 1934 et 1935, Grignon collabore également comme critique littéraire à des journaux éphémères lancés par Asselin, soit *L'Ordre* et la *Renaissance*. Il est congédié du ministère de la Colonisation en août 1936 par le nouveau gouvernement Duplessis, probablement en raison de sa participation à la campagne électorale aux côtés des libéraux d'Adélarde Godbout²⁶. Grignon profite de son retour précipité à Sainte-Adèle, tel un écrivain frustré d'avoir perdu son emploi, pour lancer ses *Pamphlets de Valdombre* en décembre de la même année. Dès ce moment, cet homme pugnace et querelleur, reconnu pour une certaine agressivité verbale, en particulier dans ses critiques littéraires, confirme sa réputation de pamphlétaire redoutable en luttant fermement dans ses *Pamphlets*. Le dernier numéro paraît en 1943.

Les idées fortes de la pensée grignonnienne

C'est dans son grenier de Sainte-Adèle où trônent sur les murs un crucifix et de nombreuses photographies, dont celles d'Olivar Asselin, de son père et de Charles Maurras, que Grignon rédige ses *Pamphlets* et reçoit ses invités. Entre 1936 et 1939, les *Pamphlets de Valdombre* comptent plus de 3000 abonnés en plus d'avoir la cote auprès des étudiants des collèges classiques²⁷. Bien qu'il n'aspire pas de se poser en chef d'école, Grignon entend, tout de même, dans ses brochures mensuelles, transmettre ses points de vue sur la société canadienne-française, la politique et la littérature dans un style acariâtre, enflammé, voire incendiaire. La rédaction des *Pamphlets* ne saurait d'ailleurs être détachée du contexte socio-économique difficile de l'époque, marquée par la Crise économique et la montée des fascismes en Europe.

Tremplant sa plume dans le vitriol, Grignon se présente dans ses *Pamphlets* comme un paysan rustaud, un catholique à gros grains, un individualiste qui se double d'un conservateur « enragé »²⁸, ainsi qu'un défenseur acharné des libertés individuelles (liberté d'expression, de propriété et d'entreprise)²⁹. Méfiant envers l'État tout puissant, Grignon conspuie tour à tour le matérialisme, l'argent, l'avènement de la modernité technique, soit l'électrification rurale et l'assistance publique sous forme de pensions de vieillesse et secours direct aux chômeurs. Le discours des

Pamphlets s'articule aussi autour de l'idée de décadence, du culte de la jeunesse et de l'appel du chef³⁰. C'est avec zèle qu'il défend la tradition canadienne-française, le rôle central du clergé catholique comme socle institutionnel et les valeurs du passé : le respect d'une certaine virilité, d'un certain courage physique et d'une énorme capacité de travail³¹. Resté profondément attaché toute sa vie à ses origines terriennes, Grignon milite, d'une certaine façon, pour l'écologie, pensant qu'il ne pouvait y avoir d'épanouissement personnel et social que dans un retour à la nature, c'est-à-dire à la terre³².

Marqué dans sa jeunesse par la pensée des membres de la Ligue nationaliste, dont Henri Bourassa, Olivar Asselin, Armand Lavergne, Jules Fournier et éventuellement par les écrits de l'abbé Lionel Groulx, Grignon défend des positions nationalistes dans ses *Pamphlets*. Ses textes invitent les Canadiens français à reprendre le contrôle de la province sur le plan économique, à revendiquer l'autonomie du Québec au sein de la fédération canadienne et, finalement, à préserver la langue française, l'héritage catholique et la société paysanne³³. Antiparlementaire et antidémocrate, le mépris de Grignon pour la politique active, le processus électoral et le suffrage universel est sans appel³⁴. Partisan de la manière forte en politique, Grignon n'a à l'époque que des bons mots pour les régimes de Mussolini, de Franco et de Salazar, qu'il qualifie de « parfait logicien³⁵ ». Prônant vraisemblablement une forme quelconque de théocratie, Grignon manifeste son appui à l'intervention de l'Église dans les affaires de l'État québécois, son hostilité aux Juifs, sa haine des grands financiers de même que sa méfiance accusée vis-à-vis des élites intellectuelles³⁶.

Difficilement classable sur l'échiquier idéologique canadien-français, Grignon développe, dans ses *Pamphlets*, une pensée somme toute assez étrange et originale, défendant tout à la fois les libertés individuelles, l'Église catholique en tant qu'institution d'encadrement social et politique, ainsi que les divers régimes autoritaires européens³⁷. En réalité, cet autodidacte sans réelle formation classique effectue un couplage d'idéologies pouvant paraître contradictoire, alliant un libéralisme « rouge³⁸ », voire un libertarisme, un catholicisme de tendance ultramontaine³⁹ et, pour finir, un anti-égalitarisme assumé, inspiré de la conception hiérarchique et élitiste de la société qui avait été celle des nationalistes traditionalistes canadiens-français⁴⁰, entre autres, l'inégalitarisme viscéral d'Olivar Asselin⁴¹. Dans la tradition politique française et canadienne-française, cette sensibilité intellectuelle a généralement pour nom l'anarchisme de droite⁴².

Considérons à présent les lectures ainsi que les influences hexagonales de Grignon. L'œuvre qu'il échafaudait dans ses *Pamphlets* depuis quelques années déjà était en effet, comme nous nous apprêtons à le voir, traversée par de nombreux auteurs issus du monde politique et intellectuel français dont se nourrissait Grignon.

Grignon et la mouvance maurassienne

Grand lecteur, Grignon se trouve non seulement au contact des écrits de Maurras et de Daudet, mais également d'un agrégat de personnalités proches de *L'Action française* de Paris, notamment Henri Massis (auteur de *L'Honneur de servir*), le dramaturge Henri Ghéon (ce dernier rendit d'ailleurs visite à Grignon en 1938 dans son grenier de Sainte-Adèle) et quelques « dissidents » de *L'Action française*, dont Georges Bernanos (auteur du *Curé de campagne*) et Robert Brasillach⁴³. Les articles littéraires de Grignon comptent en effet plusieurs études sur des figures de *L'Action française*. En bon critique, Grignon revient sans cesse sur les auteurs qu'il admire. En tout, la liste des auteurs de *L'Action française* référencée dans ses *Pamphlets* s'élève à plus d'une dizaine de noms⁴⁴. De ce point de vue, *Les Pamphlets de Valdombre* peuvent être considérés comme des petits vecteurs de diffusion de la littérature française. Rappelons brièvement que Grignon s'inspire aussi d'écrivains catholiques, dont Léon Bloy et Charles Péguy⁴⁵, l'Italien Giovanni Papini, Barbey d'Aurevilly⁴⁶, mais également d'écrivains régionalistes français tels que Joseph de Pesquidoux, Ernest Pérochon, Charles Ferdinand Ramuz, Jean Giono et même le géographe Raoul Blanchard.

Dans sa relation avec l'Hexagone, Grignon se nourrit également d'autres publications issues du maurrassisme ou des droites radicales : citons *Je suis partout*, *Gringoire* d'Horace Carbuccia, *Candide* et, finalement, *La Nouvelle Lanterne* du pamphlétaire René de Planhol, surnommé le « brillant polémiste » par Grignon⁴⁷. Derrière ces hebdomadaires, dont certains tirent à plus d'une centaine de milliers d'exemplaires, tels que *Je suis partout* et *Gringoire*, se trouve une démarche visant à construire un certain fascisme français⁴⁸. Grignon emprunte d'ailleurs de ces publications de droite des expressions antisémites, dont le mot « Youpins », qu'il utilise à quelques occasions dans ses *Pamphlets* pour qualifier les Juifs⁴⁹. Grignon apprécie surtout la radicalité affichée, les idéaux traditionalistes, l'anti-républicanisme ainsi que le sentiment de décadence de l'Occident alors défendu dans ces quotidiens. C'est également au moyen de ces feuilles de combat que le pamphlétaire adélois suit l'actualité et les événements politiques qui se déroulent sur la scène française, applaudissant, dans ses *Pamphlets*, la campagne de diffamation menée par *L'Action française* et *Gringoire* contre le député socialiste Roger Salengro⁵⁰, l'élection de Maurras à l'Académie française⁵¹ et, bien entendu, la levée, en 1939, de la condamnation pontificale de *L'Action française* de 1926. Dans le numéro de juin 1939, Grignon fait paraître sur la quatrième de couverture des *Pamphlets* un article de *Candide* et un autre de *Je suis partout* pour souligner la levée de l'Index sur le journal parisien de la rue de Rome⁵². Là-dessus, même sous la condamnation pontificale, Grignon n'en continue pas moins de lire

L'Action française, plaçant même en exergue dans ses *Pamphlets* des citations de Maurras et de Daudet, et ce, malgré leur propension à subordonner la question religieuse à la question politique. Somme toute, les références à *L'Action française* ainsi qu'à d'autres périodiques de droite demeurent très nombreuses dans *Les Pamphlets de Valdombre*.

Comment expliquer une telle fascination de la part du pamphlétaire adélois envers les auteurs et les revues gravitant autour de la nébuleuse maurassienne? D'emblée, Grignon vénère la figure de guide de Maurras, «le maître des idées de la monarchie française absolue⁵³», qu'il assimile sans peine à celle de l'abbé Groulx: «[L] 'abbé Groulx est un peu notre Charles Maurras⁵⁴», écrit-il au lendemain du discours de Groulx au Deuxième Congrès de la langue française au Canada en juillet 1937. Comme Groulx, Maurras représente, à ses yeux, le chef et le grand homme, dont la fougue saurait inspirer ses compatriotes: «J'aime mieux encore, selon la formule de Maurras, *vivre dangereusement* plutôt que d'attendre ainsi qu'une poule mouillée sous la remise *nationale* que le soleil revienne⁵⁵.»

Dans le même ordre d'idées, Daudet, «polémiste d'enfer qui fit trembler la République et se moqua toute sa vie des sots, des académiciens, des superbes de la politique et de la littérature⁵⁶», obtient l'admiration inconditionnelle de Grignon. À cet effet, dans sa chronique dédiée à *Mes idées esthétiques* de Daudet, Grignon avoue avoir découvert les écrits de combat par l'entremise du «terrible polémiste de *L'Action française*»:

Je vous avouerai pourtant que le peu que je connais en littérature et dans les arts, l'amour du beau surtout, l'amour de la vie et de l'optimisme, ma passion du combat et des chocs violents d'idées, je tiens tout cela de Léon Daudet. Depuis vingt-cinq ans que je lis, la plume à la main, que je traverse son œuvre comme le paysan sa terre, que j'y reviens sans cesse, que je la retourne et la laboure, j'en tire chaque saison les plus beaux fruits, les plus riches et les plus nourrissants⁵⁷.

Subjugué par les polémiques, la verve du pamphlétaire, les talents d'écrivain et la veine rabelaisienne du «lion Léon», Grignon s'attribue même le mérite, tel un bon passeur, d'avoir «contribué plus que tout autre journaliste à faire connaître Léon Daudet au Canada et à [en] parler toujours avec un enthousiasme que mes adversaires prennent pour délire⁵⁸». Lecteur inconditionnel des œuvres de Daudet, Grignon se charge alors d'en assurer la diffusion au Canada français. Dans ses *Pamphlets*, Grignon exploite également la théorie de la «mémoire héréditaire» développée par Daudet:

L'inspiration c'est un bobard. Ça n'existe pas. Il n'y a que l'aura ou la mémoire héréditaire dont parle le gros Léon Daudet. Une vision, une étincelle, un clair de lune, un rêve, un fait divers, un souvenir d'enfance ou de jeunesse peut [*sic*] donner naissance à une œuvre durable, mais ce qui compte, c'est le travail⁵⁹.

Les lectures françaises de Grignon contribuent aussi, dans une certaine mesure, au développement de sa propre idéologie nationaliste. Le pamphlétaire laurentien conçoit en effet le nationalisme selon la définition développée par Maurice Barrès et reprise par le « maître de Martigues » :

Le nationalisme originel, tel que le conçoit Maurice Barrès, écrivait Grignon, se résumerait en trois mots : tradition, protection, décentralisation. Un nationaliste doit respecter, cultiver, et développer les traditions propres à la France et, en bref, se développer lui-même en un sens français. [...] Nationalisme, impliquait donc pour Maurice Barrès un peu de fédéralisme et, tout au moins, un provincialisme très net⁶⁰.

Le nationalisme de Grignon est axé à la fois sur la fidélité à la terre des aïeux et l'enracinement de l'individu dans sa nation. Ce dernier trouve dans *L'Action française* des notions pour peaufiner son idéologie nationaliste, alors fondée sur la défense des traditions, des régions, de la paysannerie, et bien entendu du sol.

Grignon se passionne aussi pour les idées néoroyalistes défendues par les membres de *L'Action française*. En effet, les numéros des *Pamphlets* contiennent, assez curieusement, plusieurs passages prônant le retour de la monarchie. Nous constatons toutefois que Grignon accorde plus d'importance à la période du Moyen Âge marquée par les rois chrétiens du XIII^e siècle. Dans le numéro d'octobre 1938 des *Pamphlets*, Grignon écrit :

D'aucuns jugeront que je garde une horreur des dictatures. Je ne goûte pas beaucoup non plus les régimes démocratiques. [...] J'eusse souhaité vivre à l'époque des laborieuses monarchies françaises, celle d'un Louis XI, d'un François Ier, par exemple. Les honorables corporations du temps ne m'auraient point déplu parce que ces sociétés avaient le bon sens de laisser libre cours aux initiatives personnelles⁶¹.

Et Grignon d'ajouter : « Il n'existe qu'un mode de gouvernement : la monarchie absolue. La France disposait de ce privilège des dieux. Des malins sont venus en 1789 jeter par terre ce qu'on avait mis mille ans à édifier⁶². »

Repoussant à la fois la dictature fasciste et la démocratie parlementaire, Grignon justifie son choix de la monarchie médiévale au nom de la chrétienté, de la stabilité politique, des libertés individuelles et de l'ordre social que pouvait assurer ce type de régime politique. Grignon accorde une grande importance à l'ordre. C'est justement pour assurer l'ordre, la stabilité et la constance à travers les âges que Grignon espère l'avènement d'un régime politique, une synthèse située à mi-chemin entre la dictature mussolinienne et les idées royalistes de Maurras :

La dictature comporte des dangers et des risques pour l'avenir. S'il était possible de réaliser la formule de Charles Maurras, qui veut qu'on décerne au Chef héréditaire les titres de Dictateur et Roi, nous atteindrions presque le parfait en politique. Il faudrait

assurer à la royauté la vigueur de la dictature et à la dictature l'immense bienfait de la durée. Mussolini, une fois mort, le fascisme vivra-t-il? Et l'État corporatif? Il est permis d'en douter⁶³.

La monarchie suscite chez lui une vague nostalgie d'un passé révolu, en plus d'incarner une esthétique particulière de l'ordre. Toutefois, loin de nous l'idée de faire de Grignon un théoricien de la monarchie française, tels un Maurras ou un Daudet à la sauce canadienne-française. Soyons clairs: que les acteurs de l'Action française ont espéré la restauration de la monarchie dans le contexte politique français, faisait «sens» à certains égards, puisqu'il existait en France une réelle tradition légitimiste ou orléaniste. Toutefois pour Grignon, ici au Canada français, dans un contexte de monarchie constitutionnelle britannique, la réflexion ne pouvait être qu'une excentricité, voire un rêve utopique de la part du pamphlétaire laurentien. De fait, Grignon n'a jamais accordé dans ses *Pamphlets* une grande importance à la question du régime politique, outre peut-être ce type de jugements à l'emporte-pièce sur la monarchie qui visaient bien plus à faire réagir les lecteurs qu'à proposer une analyse raisonnée des structures politiques.

Néanmoins, les acteurs de l'Action française, en particulier Maurras, marquent Grignon à un point tel qu'il s'avoue lui-même maurrassien dans une note critique d'un texte d'Edmond Turcotte sur la vie et l'œuvre journalistique d'Olivar Asselin, paru dans la *Revue moderne* en avril 1941. Notons que deux ans avaient passé depuis la levée de la condamnation de l'Action française. Se remémorant ses engagements de jeunesse aux côtés d'Asselin, le lecteur glane cette confession quelque peu subtile de Grignon sur la profondeur de son maurrassisme et celui d'Asselin:

Si je garde un si grand souvenir d'Olivar Asselin, ce n'est pas d'abord parce qu'il m'aura fait gagner quelques sous, soulageant ainsi ma misère matérielle, mais bien parce qu'il m'aura compris. M. Turcotte nous assure qu'il était maurrassien. Je l'ai toujours été. Il serait difficile, aujourd'hui, dans les heures brumeuses que nous traversons, de garder une confiance absolue en Maurras parce que nous ne pouvons pas savoir jusqu'à quelle limite et pour quelles raisons le directeur politique de l'Action Française accepte le joug hitlérien. Passons⁶⁴.

Les dernières lignes de cette profession de foi maurrassienne sont importantes. Grignon semble visiblement inquiet, préoccupé, voire tourmenté par les derniers événements survenus en Europe, dont la défaite de la France devant l'Allemagne nazie et le ralliement des membres de l'Action française, dont Maurras, au Régime de Vichy. Grignon termine son paragraphe par le mot « Passons ». Cherchait-il à éviter le sujet? Refuse-t-il de passer pour un pétainiste, voire pire, un collaborationniste? Est-ce un moyen pour Grignon de dire à ses lecteurs qu'il n'y avait plus d'avenir du

côté de Maurras et de la collaboration⁶⁵? Qui plus est, contrairement au Martégal, Grignon accorde un appui équivoque et mitigé au Maréchal Pétain dans ses *Pamphlets* d'août 1940, mettant plutôt ses lecteurs en garde contre les dérives autoritaires du nouveau chef d'État français :

Qui aurait pu prédire un coup d'État aussi formidable [l'avènement du Maréchal Pétain à la tête du gouvernement de Vichy], lequel prend sa source dans le vieux sol français, ainsi que le prédisait Charles Maurras lui-même, il y a trente ans. Mais si la France doit ramper un jour sous la botte d'un dictateur militaire, il valait tout aussi bien conserver la République, si gâchée fût-elle⁶⁶.

Précisons qu'au lendemain du déclenchement de la Seconde Guerre mondiale, Grignon fait brusquement volte-face, depuis l'époque où il lutte contre les politiques d'armement d'Ottawa⁶⁷, en appuyant publiquement la conscription et la participation canadienne à la guerre. Considérant désormais les régimes démocratiques comme un « moindre mal » devant les dictatures européennes et la menace nazie, Grignon affirme sa détermination à protéger les institutions démocratiques pour préserver ses libertés individuelles⁶⁸.

Malgré cela, Grignon exprimera toute sa vie durant son admiration profonde pour Maurras et Daudet, se déclarant même, au cours d'un entretien accordé en 1957 au journaliste Conrad Bernier, « monarchiste absolu », disciple inconditionnel de Maurras et de Daudet, ne croyant ni à la démocratie ni au suffrage universel qu'il qualifie toujours de « sottise énorme⁶⁹ ». Encore là, s'avouer maurrassien ou encore partisan de la monarchie absolue française dans le contexte canadien-français relève soit du goût de la provocation, soit tout simplement de l'ironie du pamphlétaire. Attiré essentiellement par la dimension littéraire et esthétique du maurrassisme, tout en étant très sélectif dans ses lectures, Grignon se rattache surtout à la plume, au style journalistique ainsi qu'à l'esthétique politique des ténors de l'Action française, et ce, jusqu'à faire sien le rétablissement de la monarchie en France. Profondément marqué par ces influences nombreuses, pour la plupart issues du giron maurrassien, Grignon engage, durant les années 1930, une correspondance soutenue avec l'un de ses principaux porte-voix : René Benjamin.

La correspondance Grignon/Benjamin

De tous les acteurs de l'Action française susmentionnés, seul René Benjamin entretient une correspondance avec Grignon entre les années 1930 et 1940. L'historiographie demeure largement muette sur Benjamin et son œuvre. Outre les travaux que lui a consacrés Xavier Soleil⁷⁰, dont un site Internet, le philosophe Alain de Benoist publie une bibliographie annotée des ouvrages de Benjamin dans le troisième tome de sa *Bibliographie*

*générale des droites françaises*⁷¹. Il ne serait pas inutile de donner quelques éléments biographiques de ce personnage quelque peu oublié de l'historiographie, abstraction faite de l'opprobre et des représentations négatives qui l'entourent depuis l'Épuration.

Né à Paris en 1885, Benjamin est surtout reconnu pour ses talents de conférencier, de journaliste et d'écrivain. Élu à l'Académie Goncourt en 1939⁷², son œuvre littéraire comprend entre autres *Aliborons et Démagogues* (1927), *Charles Maurras, ce fils de la mer* (1932), *Mussolini et son peuple* (1937), *Chronique d'un temps troublé* (1938) et *L'enfant tué* (1945). Près des cercles d'Action française, lié d'amitié avec Daudet et Maurras, leur rendant même visite à l'occasion à Martigues, cet ancien soldat de 14-18 que fut Benjamin n'a jamais caché son antiparlementarisme, son antisindicalisme forcené contre la Confédération générale du travail (CGT) de même que son penchant pour les dictatures européennes, dont l'Italie de Mussolini et l'Espagne de Franco. Proche des organisations de l'Action française, en particulier des Camelots du Roi (ces derniers assuraient sa protection pendant ses conférences), les orientations politiques de Benjamin, que l'on peut qualifier à la fois de royalistes et de fascistes, le poussèrent à joindre le régime de Vichy au lendemain de la défaite française de 1940⁷³. Engagé dans la collaboration, le soutien de Benjamin au Maréchal Pétain, tout comme Maurras à la même époque, fut profond et durable. Pétainiste de choc durant la guerre, voyant même « dans la présence du Maréchal et dans l'admirable politique qu'il mettait en œuvre, une préfiguration de la monarchie⁷⁴ » française, Benjamin utilise sa plume au service du gouvernement de Vichy, prononçant des conférences à Paris et en province en faveur des politiques de Pétain, en plus de l'accompagner personnellement lors de ses déplacements. À la même époque paraissent quelques ouvrages de Benjamin consacrés aux réalisations du Maréchal, dont *Maréchal et son peuple* (1941), *Les sept étoiles de France* (1942) et *Le Grand Homme seul* (1943).

En 1944, tôt après la Libération, Benjamin est arrêté « comme écrivain proallemand » et accusé d'intelligence avec l'ennemi. Entre 1944 et 1945, Benjamin est à la fois interné à la clinique Saint-Grégoire de Tours et placé en résidence surveillée à Paris. Il bénéficie toutefois d'un non-lieu le 7 avril 1948 « en raison de la faiblesse de l'accusation » portée contre lui. Ce dernier décède le 4 octobre 1948 à la clinique Saint-Gatien à Tours⁷⁵.

Dans ses *Pamphlets*, Grignon consacre à Benjamin trois critiques littéraires : une sur *Mussolini et son peuple* parue en août 1937 (il s'agit d'un récit de voyage en Italie accompagné d'une réflexion sur le régime mussolinien), que Grignon décrit comme « un véritable poème en prose qui nous précipite dans la lumière d'un fascisme qu'on ignorait jusqu'ici⁷⁶ », et deux autres sur l'essai *Chronique d'un temps troublé* (qui s'apparente à un traité sur la décadence de l'Occident) publiées dans *Les Pamphlets* de mai et de juin 1939, respectivement.

Leur correspondance, d'un total de neuf lettres, s'échelonne du 5 septembre 1937 au 21 septembre 1948 : deux lettres en 1937, une en 1938, deux en 1939, une en 1940, une en 1947 et, finalement, deux en 1948. Ces lettres se trouvent dans le fonds Claude-Henri Grignon de la Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ) à Montréal⁷⁷. Nous ne possédons malheureusement que deux lettres écrites par Grignon. Cela s'explique peut-être par la destruction de ses papiers personnels qu'il avait lui-même entreprise à la fin de sa vie⁷⁸.

En dépit de ce manque de ressources, nous étudierons la correspondance en trois étapes. La première, entre 1937 et 1939, se caractérise par une *amitié réciproque*. C'est à ce moment que Grignon se lie d'amitié avec Benjamin, entreprenant ainsi avec lui une longue relation épistolaire. La seconde étape, de 1939 à 1940, symbolise la *déchirure*. Le début du second conflit mondial ainsi que la déroute de l'armée française de juin 1940 interrompent brusquement la correspondance. La troisième étape, de 1947 à 1948, fut marquée par le sceau des *retrouvailles* après une période de silence venant aussi bien de Sainte-Adèle que du Plessis⁷⁹.

Nous pensons que leur relation n'était pas à sens unique, mais bien d'égal à égal. C'est-à-dire que les deux hommes se vouaient une admiration réciproque. Reconnu pour son très mauvais caractère et une certaine agressivité verbale, Grignon aimait ou détestait avec passion. Envers Benjamin, il s'agissait tout simplement d'admiration. Benjamin, sous la plume de Grignon, c'est d'abord un personnage vivant, mais aussi un écrivain célèbre : Benjamin « n'a rien de l'écrivain appliqué, conformiste et, disons le mot, constipé⁸⁰ ». Toutefois, si Grignon respectait l'homme, il goûtait surtout le pamphlétaire et le polémiste :

Les idées personnelles de Benjamin, les jugements absolus et droits, riches de tout l'humour du vieux sol français [...] ne conviendront jamais aux bourgeois assis, repus, satisfaits et qui ne veulent pas qu'on vienne déranger leurs habitudes. Benjamin, lui, dérange nos habitudes. Il bouscule nos tranquillités. Et c'est pourquoi je l'aime et c'est pourquoi je l'admire d'une admiration que je ne voue pas d'ordinaire aux poussifs et aux gringalets de la plume⁸¹.

Grignon mettait ainsi en scène et en lumière un Benjamin « pamphlétaire ». Rares en effet furent ceux à cette époque qui pouvaient se flatter d'avoir déclenché chez Grignon une telle fascination, à part peut-être Bloy, Daudet, Maurras et son maître à penser, Olivar Asselin.

Concernant leurs échanges, dans sa chronique littéraire consacrée à *Chronique d'un temps troublé*, Grignon, tel un portraitiste, n'a pas manqué de peindre Benjamin en épistolier de grand talent :

Ceux qui ont eu le bonheur de lire des lettres de Benjamin se rendront compte qu'il est un maître épistolier. C'est d'un style vif et clair, et sa pensée si personnelle toute en

nuances et en reflets nous renvoie la lumière des plus grands siècles littéraires. Ni la correspondance de Voltaire ni celle de Madame de Sévigné n'offrent une grâce plus clairvoyante, plus d'esprit, d'esprit plus français, une plus belle sûreté de ligne. Je suis bien certain que les lettres de Benjamin composeront le meilleur et le plus durable de son œuvre⁸².

Une amitié réciproque (1937-1939)

C'est à la fin de l'été 1937 que Grignon initie la correspondance avec Benjamin. La lettre de Grignon est alors accompagnée d'un exemplaire des *Pamphlets* d'août 1937 et dans lequel se trouve justement la critique littéraire qu'il avait consacré à *Mussolini et son peuple*. Dans sa lettre du 5 septembre 1937, Benjamin reconnaît la critique de Grignon, qu'il avait d'ailleurs lue avec « beaucoup d'émotion ». Benjamin profite aussi de l'occasion pour applaudir le style « rude et loyal » du critique littéraire des Laurentides, alors inconnu jusqu'ici de l'autre côté de l'Atlantique :

J'aime, au milieu de vos admirations, vos résistances, vos rebuffades, vos bourrades; Il y a tout à coup des coups de poing dans votre amitié. Votre style, si j'ose dire, a des haussements d'épaules. Tout cela force la sympathie. Tout cela fait qu'à travers l'Océan, on vous tend les mains, en vous remerciant chaleureusement d'être ce que vous êtes. [...] Vos Pamphlets prouvent que vous êtes un lutteur rude et loyal: on ne peut à votre contact que gagner en chaleur et en courage. C'est un gain que je ne me refuserai pas⁸³.

L'entente entre les deux hommes est immédiate. Dans la même lettre, Benjamin fait part à son correspondant de ses intentions de traverser l'océan pour le rencontrer: « Je me réjouis, si je ne meurs pas, à l'idée de vous connaître un jour, car j'irai bien un jour au Canada: j'en ai trop envie! Il faut que cette envie coïncide avec des possibilités. J'ai confiance⁸⁴. » Si l'on en juge par le ton des paroles, Benjamin tend amicalement la main à son homologue canadien-français. En lui, Grignon trouve un allié fidèle, un interlocuteur chaleureux et, pour ses œuvres, un lecteur enthousiaste. Dès ce moment, le pamphlétaire expédie tous les mois à Benjamin une copie de ses *Pamphlets*. Ce geste met bien en évidence toute la volonté de Grignon de construire des ponts avec la France. En 1939, Grignon cherche même à présenter Benjamin à sa vieille amie Françoise Gaudet-Smet, journaliste et directrice de la revue *Paysana*⁸⁵.

Dans sa lettre du 23 décembre 1938, Benjamin n'hésite pas à écrire, d'entrée de jeu, tout le bien qu'il pense des *Pamphlets de Valdombre* et surtout de leur auteur qui, selon lui, donne toujours

l'effet d'un bon vent, qui arrive du Canada, chargé de graines et de bonnes odeurs. [...] Je respire plus largement en vous lisant; et quand je vous ai lu je suis enrichi comme tout homme qui rencontre un homme. [...] Soyez remercié pour cette œuvre tenace, large et féconde⁸⁶.

Et Grignon d'indiquer à son correspondant dans sa lettre du 30 avril 1939 qu'il partage à son égard le même sentiment :

Mon cher Benjamin, je profite de ce billet pour vous exprimer tout mon regret de n'avoir pas su vous remercier plus tôt de votre extraordinaire *Chronique d'un temps troublé* et de votre dernière lettre qui m'a tant ému. [...] Vous avez la meilleure part de mon admiration et de mon amitié et je ne saurais le mieux prouver qu'en écrivant l'éloge de votre *Chronique*, ce que je ferai dans mes *Pamphlets* de mai ou juin prochain⁸⁷.

Les derniers mots sont essentiels. D'après la lettre, c'est Benjamin lui-même qui a envoyé à Grignon un exemplaire de sa *Chronique*. Benjamin cherchait-il à importer ses livres sur les rayons des librairies québécoises? Chose certaine, en bon critique de livres, de même qu'en bon passeur, Grignon travaille à faire connaître les œuvres de Benjamin et, par la même occasion, à sensibiliser ses abonnés à ses idées. En effet, dans ses critiques de *Chronique d'un temps troublé*, Grignon s'attache surtout à signaler à ses lecteurs le catholicisme, l'antidémocratisme, le sentiment de décadence, la verve polémique ainsi que la pensée traditionaliste qui animent Benjamin dans son ouvrage: «Ce polémiste-né, ce pamphlétaire d'un autre âge, venu dans le nôtre, pour nous fouetter, nous émouvoir et nous convaincre⁸⁸.»

Gratifiant Grignon d'un «cher ami!» dans sa lettre suivante, datée du 8 août 1939, Benjamin, en confrère, d'ajouter :

Vous êtes un magnifique pur-sang! Vous bondissez en hennissant dans les élevages de la littérature. C'est cela vos «Pamphlets». [...] Il me semble, à vous lire, que nous sommes des êtres de même race. Tout est là pour s'entendre. Au Jugement Dernier, nous ferons partie de la même troupe. Nous serons jugés en même temps. Nous aurons eu les mêmes ardeurs, en commettant les mêmes erreurs. Aurons-nous la joie de nous connaître en ce monde⁸⁹?

À l'amitié s'ajoute une complémentarité des vocations, dont celle d'écrivain, de pamphlétaire et de polémiste, alors abondamment rappelée par Benjamin dans sa lettre. Dans le même courrier, Benjamin célèbre Grignon pour sa plume aiguisée ainsi que pour son action intellectuelle :

Depuis que je vous lis, je me suis fait de vous une idée, une petite modeste idée. Et il y a huit jours, ayant été à Genève voir les tableaux du Prado, je suis resté tout à coup en arrêt devant une toile du Gréco, et j'ai pensé à vous! Cette toile est un portrait. Ce portrait, je l'appellerais «le portrait de l'homme loyal», s'il n'était intitulé déjà celui du «Chevalier à la main sur le cœur». [...] C'est le portrait d'un visage, d'une main et d'une épée. [...] L'épée est en or fin: elle ne livre que les combats essentiels. Me voilà maintenant pour le reste de ma vie à rêver là-dessus! ... Que devant une telle œuvre votre souvenir m'ait monté à l'esprit, c'est vous dire en quelle haute estime je tiens vos franchises, vos hardiesses et vos combats⁹⁰.

Benjamin se représente Grignon sous les traits d'un chevalier espagnol tout droit sorti du XVI^e siècle, une main sur la poitrine, prêtant serment, l'autre sur son épée garnie d'un pommeau d'or, et prête à sortir de son fourreau en cas d'attaque. En fait, Benjamin est non seulement ébloui par une œuvre littéraire qu'il savoure avec délectation, mais aussi par un homme qu'il considère comme un escrimeur, un ami intime et un confrère éloigné, mais toujours à l'écoute. S'épaulant mutuellement, les deux hommes partagent tous deux l'impression de mener un seul et même combat au nom de la tradition et de la liberté de parole: l'un en France, l'autre au Québec.

La déchirure (1939-1940)

Les lettres que rédige Benjamin entre 1939 et 1940 témoignent surtout de son inquiétude quant au déclenchement de la Seconde Guerre mondiale. Dans sa lettre du 8 septembre 1939, Benjamin évoque à la fois la gravité de son souci et de son espérance dans la victoire prochaine de la France face au rouleau compresseur nazi: ««Que la France survive!» [...] Nous ne savons pas à cette heure ceux que cette guerre dévorera. Mais nous sommes sûrs de vaincre, parce que comme Franco nous tenons le drapeau de l'esprit. Et l'esprit est plus fort que la force!⁹¹».

Ces lignes sont d'autant plus tragiques étant donné que son fils, Jean-Loup Benjamin, se trouve en première ligne: «quand la guerre a éclaté, il était à cent mètres de la frontière, en avant de Metz, la main crispée sur une mitrailleuse. Et maintenant, advienne ce que Dieu voudra! Qu'on soit soldat, prêtre ou artiste, le but de la vie est le même, lutter contre le laid et le mal⁹².»

Dans sa lettre du 2 juin 1940, Benjamin, alors profondément troublé par la «déroute» de l'armée française, écrit à Grignon ces lignes dans une forme prémonitoire aux prochaines années:

Nous avons une étrange et bien cruelle vie. Nous étions arrivés à l'aberration totale en tout. Il n'y avait plus qu'à brûler tout: l'incendiaire Hitler va s'en charger! Avant quelques mois l'Europe entière ne sera que ruines. Restera-t-il après la victoire allemande assez d'innocents et d'honnêtes gens pour reconstruire quelque chose, ici ou là, qui marque un peu de bon sens? C'est ce que je ne sais pas⁹³.

Les retrouvailles (1947-1948)

Malgré un long silence entre les deux hommes, le courrier et les contacts sont renoués au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. En effet, sept longues années avaient alors passé depuis l'envoi de la dernière lettre de Benjamin. Vouant encore une affection profonde et sincère au

pamphlétaire de Sainte-Adèle, Benjamin écrit dans sa lettre du 21 février 1947 :

Après tant de misères, vous retrouver, c'est la merveille! Je n'ai rien oublié de votre affection, de votre fidélité. Tant de fois pendant mon internement stupide (Dieu que la méchanceté des hommes est bête!) mon imagination vous a évoqué. Je rêvais à vous. Je croyais avoir en mains les « Pamphlets de Valdombre » ...⁹⁴

À ce moment, Benjamin, quelque peu remis de ses années de captivité, se soucie désormais de faire publier au Québec son nouveau livre intitulé *L'Enfant tué*. L'ouvrage, selon Benjamin, a ainsi « paru à beaucoup de Français comme une bouffée d'air pur. J'aime à penser que l'air pur est encore plus aimé au Canada que chez nous. Et voilà pourquoi je pense à une édition de mon livre dans votre pays⁹⁵. » Dans sa lettre, Benjamin ne peut cacher sa joie profonde de renouer le dialogue avec le pamphlétaire laurentien : « L'important c'était d'abord de vous retendre la main. Des hommes comme nous doivent retrouver le contact dès qu'ils peuvent. Je vous dis ma fervente et fidèle amitié⁹⁶. »

Dans sa réponse, datée du 21 avril 1948, Grignon semble toutefois hésitant, et même embarrassé, de reprendre la correspondance là où il l'avait laissée en 1940, surtout après tant d'années de silence de part et d'autre, sans compter la tournure des événements en France depuis la Libération. Les lignes nous révèlent ici un Grignon quelque peu tiraillé, probablement en raison des accusations d'intelligence avec l'ennemi portées à l'endroit de Benjamin : « J'hésite à vous écrire ces deux mots, car je fus loin de me conduire tel un ami avec vous, confiait Grignon en toute sincérité. Je vous prie de me pardonner. Vous en avez du reste l'habitude depuis le printemps tragique, ce qui n'implique nullement que je sois votre ennemi⁹⁷. »

Face à un Benjamin « collabo », le ton et les mots de Grignon se montrent moins pressés et plus réservés. Son amitié de même que son profond respect à l'égard de Benjamin étaient plus ou moins demeurés intacts. Effaré par la France de l'épuration, Grignon compatissait profondément au sort du Français, lui racontant même dans sa lettre que

la guerre m'a beaucoup bouleversé et depuis la libération tout ce qu'on écrit contre vous dans les petites gazettes de résistance à la guimauve m'a indigné. Je sais que vous êtes au-dessus des haines littéraires, mais je n'en souffre pas moins dans mon cœur et ma tête, car j'ai toujours pour vous une admiration qui ne peut que grandir.

Grignon profite également du courrier pour donner des nouvelles à Benjamin et lui raconter avec force détails ses nouveaux projets d'écriture :

Je ne publie plus de *Pamphlets* depuis 1942. Il était temps du reste de mettre un frein à la violence de mes idées et d'une prose qui agissait un peu à la manière d'une bombe atomique, ce qui ne pouvait rassurer ma famille. Je continuai à écrire mon roman radiophonique tiré d'*Un Homme et son péché*⁹⁸ et qui est devenu d'une popularité presque scandaleuse. Je vous vois sourire. Je sais que je suis à plaindre, mais rassurez-vous⁹⁹.

Grignon a-t-il honte de révéler à Benjamin son nouveau tournant populaire comme scripteur radiophonique à temps plein, troquant ainsi la plume du pamphlétaire contre celle de l'écrivain? Depuis déjà quelques années, Grignon utilise ses talents de romancier et de scénariste pour divertir les gens, ce qui lui permet, d'une certaine façon, de mieux gagner sa vie. Néanmoins, l'ancien pamphlétaire, tel un vieux compagnon d'armes, conclut par ce témoignage vibrant en rappelant à Benjamin ses anciens engagements de visiter le Canada :

Que je voudrais [...] vous embrasser, cher Français, vous prouvant une fois de plus combien votre amitié me demeure une des grandes choses de ma vie. Quand m'écrirez-vous que vous viendrez fouler le sol de mon pays paysan où vous rencontrerez des amis qui vous comprennent et qui vous aiment, moi d'abord¹⁰⁰.

Écrite à la Clinique Saint-Gatien de Tours, la dernière lettre de Benjamin, datée du 21 septembre 1948, est riche d'émotions. Quelques jours avant sa mort, alors qu'il est cloué au lit à cause de sa maladie, Benjamin livre à Grignon ces quelques lignes pour l'informer de son état de santé des plus déplorables :

Depuis vingt jours, je suis un martyr, et j'ai la perspective d'en être un pendant des semaines et des semaines encore. Il y a vingt jours, nuit pathétique. J'ai vécu des heures à la Dostoïevski [...] J'attends le médecin six heures! Il arrive. Il y a six heures que je hurle la souffrance. Il essaie de me sonder, m'assassine, change la chambre en abattoir, m'emmène enfin à Tours où le chirurgien ne réussit aucun sondage. Il faut faire une cystotomie. Enfin, enfin, on m'endort¹⁰¹.

Redevenu pour Grignon le confident majeur qu'il avait été avant le début de la guerre, Benjamin écrit ces quelques mots en signe d'adieu :

Votre lettre est un baume, un sourire, une aide. Depuis vingt jours, je suis un martyr, et j'ai la perspective d'en être un pendant des semaines et des semaines encore. [...] Jamais je n'ai souffert autant de ma vie. Et on n'en voit pas la fin. [...] Mon cher ami, je m'arrête. Cette simple lettre et je n'en peux plus! À vous et aux vôtres du fond du cœur¹⁰².

De façon générale, que dire de la correspondance Benjamin/Grignon? Qu'il s'agit là d'une relation épistolaire faite surtout d'estime, et nourrie d'une même passion pour la littérature, les écrits de combats et les idées. Les lettres nous révèlent également une amitié profonde et patiente,

partagée entre les deux hommes. Bien que réticent à certains moments, surtout après le second conflit mondial, Grignon fut néanmoins, tout le long de la correspondance, un confident attentif, et ce, même durant les périodes les plus difficiles. Les malheurs et les ennuis de Benjamin, Grignon les connaissait.

Conclusion

Dans cet article, l'analyse des *Pamphlets de Valdombre*, de même que la correspondance entre Grignon et Benjamin, nous a permis d'éclairer un cas particulier d'influences littéraires et idéologiques entre la France et le Canada français pendant l'entre-deux-guerres. À l'étude des liens entre Grignon et Benjamin, nous constatons que ceux-ci étaient essentiellement surdéterminés, non pas par le partage d'un programme politique ou idéologique de droite, mais bien par l'adhésion à une certaine verve polémique, un ton, un certain registre de l'écriture, mais également à une « certaine idée de la France » entendue ici comme une *esthétique*. Sur ce dernier point, nous avons observé une nette volonté, autant chez Grignon que chez Benjamin, de trancher avec leur époque, cherchant ainsi à reproduire de façon symbolique ou plutôt esthétique les fondements d'une vieille France à secourir et à défendre, et ce, même dans le contexte canadien-français. Précisons d'ailleurs qu'on ne retrouve sous la plume de Grignon, qu'il s'agisse de ses chroniques littéraires sur des artisans de l'Action française ou de sa correspondance avec Benjamin, que très peu de référence à la politique, en particulier à la politique française, au maréchal Pétain ou au Régime de Vichy, hormis peut-être sa défense du traditionalisme, de la vieille France ou encore ses analyses à l'emporte-pièce sur le rétablissement de la monarchie absolue française. On peut donc considérer Grignon comme un passeur, voire un trait d'union entre la France et le Canada français, d'une certaine esthétique littéraire et politique inspirée des membres de l'Action française.

Au regard de ce qui précède: si Grignon représente un cas, il faudrait aussi s'intéresser à d'autres cas d'ici, à la fois semblables et différents, afin de déterminer s'il a pu exister, outre Grignon et Benjamin, d'autres manières de dialoguer et d'échanger avec la France. En ce sens, il paraît d'ores et déjà clair que la question des échanges littéraires, intellectuels et artistiques offre à l'historien des idées une clé précieuse pour étudier d'autres auteurs canadiens-français moins connus, plus atypiques ou vivants à l'extérieur de la métropole, dont le Charlevoisien l'abbé Félix-Antoine Savard (1896-1982), le Mauricien Clément Marchand (1912-2013) ou encore le poète estrien Alfred DesRochers (1901-1978). Tout cela afin d'analyser sous de nouveaux angles le degré d'influence des idées françaises sur l'ensemble du champ intellectuel canadien-français de l'entre-deux-guerres.

NOTES ET RÉFÉRENCES

1. Nous remercions les évaluateurs du *Bulletin d'histoire politique* pour leur correction attentive et leurs judicieuses suggestions. Bien entendu, nous gardons l'entière responsabilité des erreurs qui pourraient y subsister.
2. Adrienne Choquette, *Confidences d'écrivains canadiens-français*, Trois-Rivières, Les Éditions du Bien public, 1939.
3. Mason Wade, *Les Canadiens français de 1760 à nos jours*, Cercle du Livre de France, 1963 ; Michael Oliver, *The Passionate Debate. The Social and Political Ideas of Quebec Nationalism, 1920-1945*, Montréal, Véhicule Press, 1991, 284 p. ; Esther Delisle, *Le Traître et le Juif: Lionel Groulx, Le Devoir, et le délire du nationalisme d'extrême droite dans la province de Québec, 1929-1939*, Outremont, L'Étincelle éditeur, 1992, 284 p. ; Catherine Pomeyrols, *Les intellectuels québécois : formation et engagements, 1919-1939*, Paris, L'Harmattan, 1996, 537 p.
4. Sur la diffusion au Canada français d'autres courants de pensée de France, dont le personalisme et le régionalisme, nous pensons aux travaux de Florian Michel, *La pensée catholique en Amérique du Nord: réseaux intellectuels et échanges culturels entre l'Europe, le Canada et les États-Unis (années 1920-1960)*, Paris, Desclée De Brouwer, 2010, 629 p. ; Jean-Philippe Warren et E.-Martin Meunier, *Sortir de la grande noirceur: l'horizon personaliste de la Révolution tranquille*, Sillery, Septentrion, 2002, 207 p. ; Stéphanie Angers et Gérard Fabre, *Échanges intellectuels entre la France et le Québec 1930-2000: les réseaux de la revue Esprit avec La Relève, Cité libre, Parti pris et Possibles*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2004, 248 p. ; Brigitte Nadeau, « Albert Tessier, agent de transmission d'une idée du Québec en France entre 1930 et 1950 », *Mens: revue d'histoire intellectuelle et culturelle*, vol. 12, n° 1, printemps 2012, p. 61-102.
5. Pierre Trépanier, « Le maurrassisme au Canada français », *Cahiers des Dix*, n° 53, 1999, p. 231.
6. Olivier Dard, « De la rue de Rome au Canada français: influences ou transferts? », *Mens: revue d'histoire intellectuelle et culturelle*, vol. 8, n° 1, 2007, p. 51. On lira également *Idem*, « Robert Rumilly, passeur des droites nationalistes entre la France et le Canada français », *Mens: revue d'histoire intellectuelle et culturelle*, vol. 11, n° 2, printemps 2011, p. 7-36.
7. E.-Martin Meunier, « Sur la présumée filiation Groulx/Maurras: contexte politique, enjeu national et écriture de l'histoire », dans Olivier Dard et Michel Grunewald (dir.), *Charles Maurras et l'étranger. L'étranger et Charles Maurras. L'Action française - culture, politique, société*, Berne, Peter Lang, 2009.
8. Michel Bock, « Le rapport des groulxistes au politique. Entre méfiance et tentation », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, n° 129, janvier-mars 2016, p. 28. On consultera également *Idem*, « L'influence du maurrassisme au Canada français: retour sur le cas de Lionel Groulx », dans Olivier Dard et Michel Grunewald (dir.), *op. cit.* ; *Idem*, « Lionel Groulx devant la France catholique: contacts, échanges et collaboration », *Études d'histoire religieuse*, vol. 79, n° 1, 2013, p. 31-44.
9. Charles-Philippe Courtois, *Trois mouvements intellectuels québécois et leurs relations françaises: « L'Action française », « La Relève » et « La Nation »*, thèse de doctorat (histoire), UQAM, 2008, 625 p. ; Hugues Théoret, *Les revues et*

- les journaux canadiens-français face aux droites radicales européennes, 1918-1945*, thèse de doctorat (histoire), Université d'Ottawa, 2016, 377 p.
10. Mathieu Lapointe, « Entre ville et campagne, entre fascisme et communisme : les hésitations d'un jeune autodidacte beauceron, Raoul Roy (1914-1996) », dans Yvan Lamonde et Denis Saint-Jacques (dir.), *1937 : un tournant culturel*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2009, p. 105-120.
 11. Mais aussi de la ville de Québec avec les revues *Vivre* et *La Nation*. Jean Côté, *Paul Bouchard, flamboyante figure de notre époque, 1908-1997*, Outremont, Québec, 1998, 240 p. ; Yvan Lamonde, « La rage de *Vivre* et les « Cahiers noirs » (1934-1935) », *Mens : revue d'histoire intellectuelle de l'Amérique française*, vol. 9, n° 2, 2009, p. 187-206.
 12. Sur le phénomène d'esthétisation dans des discours politiques et littéraires fascisants, voir Michel Lacroix, *De la beauté comme violence : l'esthétique du fascisme français, 1919-1939*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2004, 390 p. ; *Idem*, « « Ce que j'aime dire : nous », esthétique du groupe chez Drieu la Rochelle », *Littérature*, n° 20, 1999, p. 113-131.
 13. À tous les mois, Grignon y traitait de politique, de littérature et de sujets d'actualité. Sur *Les Pamphlets de Valdombre* on se rapportera aux études de Pierre Rouxel, *Claude-Henri Grignon (1894-1976), polémiste (1916-1943). Introduction à Claude-Henri Grignon*, thèse de doctorat (littérature), Université d'Ottawa, 1987, 975p. ; Bernard Doucet, *La posture discursive du pamphlétaire chez Claude-Henri Grignon (analyse socio-critique des Pamphlets de Valdombre)*, mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal, 1980, 132 p. ; Bernard Andrès, « Pour une grammaire de l'énonciation pamphlétaire », *Études littéraires*, vol. 11, n° 2, 1978, p. 351-372 ; Karine Cellard, « Au terme de l' » âge de la critique » : Valdombre et le chant du cygne du régionalisme », dans Yvan Lamonde et Denis Saint-Jacques (dir.), *1937 : un tournant culturel*, *op. cit.*, p. 239-254 ; Dominique Garand, *La griffe du polémique. Le conflit entre les régionalistes et les exotiques*, Montréal, l'Hexagone, 1989, 246 p. ; Dominique Marciel, *Construction d'un ethos critique : discours sur la littérature canadienne-française dans Les Pamphlets de Valdombre de Claude-Henri Grignon*, mémoire de maîtrise (littérature), Université du Québec à Montréal, 2007, 95p. ; Bernard Proulx, *Le roman du territoire*, Montréal, Service des publications, Université du Québec à Montréal, 1987, 327 p.
 14. Olivier Dard, *Charles Maurras*, Paris, Armand Colin, 2013, 352 p. ; Eugen Weber, *Action française : Royalism and Reaction in Twentieth Century France*, Stanford, Stanford University Press, 1962, 594 p. ; Victor Nguyen, *Aux origines de l'Action française : intelligence et politique vers 1900*, Fayard, 1991, 958 p.
 15. Olivier Dard, « L'Action française : une matrice européenne et transatlantique des droites radicales », *Studia Historica. Historia Contemporánea*, vol. 30, 2012, p. 29-31.
 16. Olivier Dard, *Le rendez-vous manqué des relèves des années trente*, Paris, Presses universitaires de France, 2002, 332 p. ; Zeev Sternhell, *La Droite révolutionnaire : 1885-1914 : les origines françaises du fascisme*, Paris, Gallimard, 1997, 602 p. ; François Richard, *L'anarchisme de droite dans la littérature contemporaine*, Paris, Presses Universitaires de France, 1988, 241 p.

17. Interview accordée à Sœur-Marie-Joseph-du-bon-Pasteur, 29 novembre 1966, p. 1, dans Rosa Descôteaux, *Les sources d'Un homme et son péché*, mémoire de maîtrise (littérature), Université de Montréal, 1969.
18. Claude Bâcle, *L'Ami d'Alceste*, Gaston d'Aubecourt, Le Convive distrait, Des Esseintes, Les Frères Zemganno, Masque de Velours, Stello, Trois taxes et finalement Valdombre. Voir Bernard Vinet, *Pseudonymes québécois*, Québec, Éditions Garneau, 1974, p. 311.
19. Dans ses critiques, Grignon prit rapidement position aux côtés des régionalistes lors de la querelle du régionalisme, polémique abondamment avec les écrivains exotiques, dont Robert de Roquebrune et Marcel Dugas. On consultera Annette Hayward, *La querelle du régionalisme au Québec (1904-1931). Vers l'autonomisation de la littérature québécoise*, Ottawa, Le Nordir, 2006, 622 p.
20. Hélène Pelletier-Baillargeon, *Olivar Asselin et son temps. Tome I: Le Militant*, Montréal, Fides, 1996, 790 p.
21. Claude-Henri Grignon, « Asselin nature », *Les Pamphlets de Valdombre*, quatrième série, n° 8-9-10, janvier-février-mars 1941, p. 324.
22. Claude-Henri Grignon, « Louis Francoeur, toujours vivant », *Les Pamphlets de Valdombre*, quatrième série, n° 11, avril-mai 1941, p. 348-415; Marguerite Poulin « Claude-Henri Grignon (Valdombre) lecteur de Léon Bloy », *Littérature*, n° 3, 1989, p. 77-85.
23. Claude-Henri Grignon, « Mort du vieux lion Léon », *Les Pamphlets de Valdombre*, cinquième série, deuxième cahier, février 1943, p. 94.
24. *Ibid*, p. 93.
25. Claude-Henri Grignon, « Médecin, guéris-toi toi-même (Lettre à M. Louvigny de Montigny) », *Les Pamphlets de Valdombre*, deuxième année, n° 4, mars 1938, p. 170.
26. Lettre de Claude-Henri Grignon à Jules-Édouard Prévost, 30 juillet 1936, BAnQ Vieux Montréal, Fonds famille Prévost, P-268.
27. Georges H. Malof, « Claude-Henri Grignon: Esquisse biographique », *Modern Language Studies*, vol. 6, n° 2, 1976, p. 43.
28. Claude-Henri Grignon, « Louis Francoeur, toujours vivant », p. 347; *Idem*, « Le martyr des maires », *Les Pamphlets de Valdombre*, Cinquième série, n° 5, juin 1941, p. 228.
29. Claude-Henri Grignon, « Paul Gouin n'est pas mort », *Les Pamphlets de Valdombre*, première série, n° 3, février 1937, p. 115-123; *Idem*, « Le Christ à Québec », *Les Pamphlets de Valdombre*, première série, n° 2, janvier 1937, p. 63-64.
30. Claude-Henri Grignon, « Le nouveau chef-d'œuvre de Daudet », *Les Pamphlets de Valdombre*, troisième année, n° 8, juillet 1939, p. 306.
31. Claude-Henri Grignon, « Ça, berger, assemblons-nous », *Les Pamphlets de Valdombre*, deuxième série, n° 1, décembre 1937, p. 5.
32. Claude-Henri Grignon, « L'homme n'aime plus la terre », *Les Pamphlets de Valdombre*, première année, n° 6, mai 1939, p. 246-247.
33. Claude-Henri Grignon, « Un beau congrès ou le bilan de nos misères », *Les Pamphlets de Valdombre*, première série, n° 8, juillet 1937, p. 339 et 343-345.
34. Claude-Henri Grignon, « Mon triomphe à Montréal ou le tendre discours interrompu », *Les Pamphlets de Valdombre*, première série, n° 4, mars 1937, p. 181.
35. Claude-Henri Grignon, « Le Bloc popu pue-t-il? », *Les Pamphlets de Valdombre*, cinquième série, n° 3, avril 1943, p. 122.

36. Claude-Henri Grignon, «Condamnés à mort», *Les Pamphlets de Valdombre*, deuxième série, n° 12, novembre 1938, p. 546.
37. Claude-Henri Grignon, «Mussolini et son peuple», *Les Pamphlets de Valdombre*, première année, n° 9, août 1937, p. 364.
38. Jean-Paul Bernard, *Les Rouges : libéralisme, nationalisme, et anticléricalisme au milieu du XIX^e siècle*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, 1971, 394 p.
39. Nadia F. Eid, *Le clergé et le pouvoir politique au Québec : une analyse de l'idéologie ultramontaine au milieu du XIX^e siècle*, Montréal, Hurtubise, 1978, 318 p.
40. Michel Bock, *Quand la nation débordait les frontières : les minorités françaises dans la pensée de Lionel Groulx*, Montréal, Hurtubise, 2004, 452 p.
41. Pierre Berthiaume, «La pensée paradoxale d'Olivar Asselin», dans Paul Wyczynski, François Gallays et Sylvain Simard (dir.), *L'essai et la prose d'idée au Québec. Naissance et évolution d'un discours d'ici : recherche et érudition forcées de la pensée et de l'imaginaire bibliographie. Tome VI*, Montréal, Fides, 1985, p. 379-395.
42. Au Canada français, l'anarcho-droitisme aurait regroupé des penseurs issus d'horizons intellectuels assez variés, tels que Grignon, Jules Fournier, Olivar Asselin et Victor Barbeau, mais partageants tous, à divers degrés, une posture polémique analogue exprimée par un refus de la démocratie, une haine des intellectuels, une révolte constitutive, un Moi au-dessus de tout (c'est-à-dire un individualisme excessif), un aristocratism (considéré à la fois comme un traditionalisme et un anti-égalitarisme) et finalement une chasse à l'absolu. En France, plusieurs auteurs à la plume acérée, dont Léon Bloy, Barbey d'Aurevilly, Jacques Laurent, Marcel Aymé et les sulfureux Édouard Drumont et Lucien Rebatet, se retrouvent également dans cette tradition intellectuelle. François Richard, *L'anarchisme de droite dans la littérature contemporaine*, Paris, Presses Universitaires de France, 1988, 241 p. ; Pierre Trépanier, «Victor Barbeau, anarchiste de droite», *Les Cahiers des Dix*, n° 59, 2005, p. 55-87 ; Ghyslain Hotte, «Claude-Henri Grignon, l'inclassable anarchiste de droite», *Cap-aux-Diamants*, n° 132, 2018, p. 8-11.
43. Claude-Henri Grignon, «L'Honneur de servir», *Les Pamphlets de Valdombre*, deuxième année, n° 3, février 1938, p. 99-135 ; *Idem*, «Le poète Henri Ghéon», *Les Pamphlets de Valdombre*, deuxième année, n° 9, août 1939, p. 379-387 ; *Idem*, «Bernanos au presbytère», *Les Pamphlets de Valdombre*, première année, n° 2, décembre 1937, p. 48-54. Sur les dissidents de l'Action française on lira Paul Sérant, *Les dissidents de l'Action française*, Paris, Copernic, 1978, 323 p.
44. Jacques Maritain, Henri Béraud, Ernest Psichari, Jules Vallès, Jacques Bainville, Gaétan Sanvoisin, Pierre Gaxotte et Pierre Dominique.
45. Sur le rayonnement des écrits de Léon Bloy et de Charles Péguy au Canada français, on lira Guy Courteau, «Léon Bloy en Amérique française», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. XIII, n° 1, juin 1959, p. 81-92. ; Pierre Savard, «Notre Péguy», *Les Cahiers des Dix*, n° 45, 1990, p. 193-216.
46. Mais aussi Villiers de L'Isle Adam, Ernest Hello, Joris-Karl Huysman, Jacques Maritain et l'Italien Giovanni Papini. *Versus* les «écrivains pervers» qu'il détestait, dont Paul Bourget, René Bazin, Henri Bordeaux, Ernest Renan, France, Lemaitre, Barrès, André Gide, Romain Rolland, Faguet, Doumic, Brunetière et les membres de la *Nouvelle Revue Française*. Claude-Henri Grignon, «Un

- beau congrès ou le bilan de nos misères», *Les Pamphlets de Valdombre*, première année, n° 8, juillet 1937, p. 314-315.
47. Grignon était également abonné à *Vendémiaire, Vendredi, Marianne et Pourquoi Pas!*
 48. Pierre Marie Dioudonnat, *Je suis partout, 1930-1944: les maurrassiens devant la tentation fasciste*, Paris, La Table ronde, 1973, 471 p. ; Paul Sérant, *Le romantisme fasciste: étude sur l'œuvre politique de quelques écrivains français*, Paris, Fasquelle, 1959, 321 p. En fait, ses revues dédagèrent surtout une esthétique fasciste défendant l'ordre politique et social.
 49. Claude-Henri Grignon, «Qu'avez-vous à dire aux étudiants?», *Les Pamphlets de Valdombre*, premier cahier, cinquième série, avril 1942, p. 1937, p. 39.
 50. Claude-Henri Grignon, «Qui assassina Salengro?», *Les Pamphlets de Valdombre*, première années, n° 1, décembre 1936, p. 45.
 51. Claude-Henri Grignon, «Poisons distillés», *Les Pamphlets de Valdombre*, troisième année, n° 4, mars 1939, 184 p.
 52. Claude-Henri Grignon, «Le triomphe de L'Action française», *Les Pamphlets de Valdombre*, troisième année, n° 7, juin 1939. En réalité, c'est le 15 juillet 1939 que fut levée la Condamnation de l'Action française Paris. Voir *Idem*, «Après trente ans de luttes, le roi récompense l'A. F.», *Les Pamphlets de Valdombre*, deuxième année, n° 2, janvier 1938, p. 96.
 53. Rosa Descôteaux, *Les sources d'Un homme et son péché*, *op. cit.*, p. 3.
 54. Claude-Henri Grignon, «Défense de l'abbé Groulx», *Les Pamphlets de Valdombre*, première année, n° 10, septembre 1937, p. 443.
 55. Claude-Henri Grignon, «Les Memoranda de Barbey», *Les Pamphlets de Valdombre*, troisième année, n° 9-10-11, août-octobre 1939, p. 357.
 56. Claude-Henri Grignon, «Mort du vieux lion Léon», *loc. cit.*, p. 92.
 57. Claude-Henri Grignon, «Le nouveau chef-d'œuvre de Daudet», *Les Pamphlets de Valdombre*, troisième année, n° 8, juillet 1939, p. 324.
 58. Claude-Henri Grignon, «Léon Daudet», *Les Pamphlets de Valdombre*, deuxième année, n° 5, avril 1938, p. 239.
 59. Claude-Henri Grignon, «Le radio-dramaturge, esclave et maître», *Le Devoir*, 30 juin 1955, p. 30; *Idem*, «Le numéro un ou le douloureux effort», *Les Pamphlets de Valdombre*, deuxième année, n° 2, janvier 1938, p. 65; *Idem*, «Médecin, guéris-toi toi-même», *Les Pamphlets de Valdombre*, deuxième année, n° 4, mars 1938, p. 159.
 60. Claude-Henri Grignon, «Ne perdons pas le Nord», *Les Pamphlets de Valdombre*, cinquième série, premier cahier, mars-avril 1942, p. 20-21.
 61. Claude-Henri Grignon, «Hitler et sa Bible», *Les Pamphlets de Valdombre*, deuxième année, n° 11, octobre 1938, p. 502.
 62. Claude-Henri Grignon, «Benjamin en face de notre temps troublé» (II), *Les Pamphlets de Valdombre*, troisième année, n° 7, juin 1939, p. 279.
 63. Claude-Henri Grignon, «Mussolini et son peuple», *loc. cit.*, p. 364.
 64. Claude-Henri Grignon, «Asselin nature», *Les Pamphlets de Valdombre*, quatrième série, n° 8-9-10, janvier-février-mars 1941, p. 324.
 65. Malheureusement, nous n'avons trouvé aucun texte de Grignon défendant Maurras lors de son procès. Mentionnons toutefois que Grignon compte parmi les principaux défenseurs de Jacques Dugé, comte de Bernonville,

- collaborateur français en fuite au Canada. Voir Yves Lavertu, *L'affaire Bernonville: le Québec face à Pétain et à la collaboration: (1948-1951)*, Montréal, VLB éditeur, 1994.
66. Claude-Henri Grignon, «Juillet», *Les Pamphlets de Valdombre*, quatrième série, n° 3, août 1940, p. 122.
 67. Claude-Henri Grignon, «Mon triomphe à Montréal ou le tendre discours interrompu», *Les Pamphlets de Valdombre*, première année, n° 4, mars 1937, p. 167-182.
 68. Claude-Henri Grignon, «Nous vaincrons», *Les Pamphlets de Valdombre*, quatrième série, n° 1, juin 1940, p. 6-7; *Idem*, «Nos sacrifices», *Les Pamphlets de Valdombre*, quatrième série, n° 2, juillet 1940, p. 48-49.
 69. Conrad Bernier, «Le rêve d'enfance de Grignon: écrire pour rester libre», *La Presse*, 10 avril 1976, p. D2-D3.
 70. Xavier Soleil, *René Benjamin*, Grez-sur-Loing, Pardès, 2011, 127 p. On doit aussi à Xavier Soleil la publication des «Cahiers René Benjamin» en trois volumes.
 71. Alain de Benoist, *Bibliographie générale des droites françaises. Tome 3. Louis de Bonald, Alexis de Tocqueville, Georges Vacher de Lapouge, Léon Daudet, Jacques Bainville, René Benjamin, Henri Massis, Georges Bernanos, Maurice Bardèche, Jean Cau*, Paris, Éditions Dualpha, 2005, 648 p.
 72. Précisons que Benjamin reçut le Prix Goncourt en 1915.
 73. Xavier Soleil, *op. cit.*, p. 35, 42 et 79.
 74. Xavier Soleil, «En marge du *Cahier de l'Herne* consacré à Charles Maurras. Charles Maurras et René Benjamin», xaviersoleil.free.fr/article/maurras-benjamin-cahiers-herne.html.
 75. *Ibid.*, p. 112.
 76. Claude-Henri Grignon, «Mussolini et son peuple», *loc. cit.*, p. 253.
 77. Les lettres sont également disponibles en forme numérique sur le site internet de Xavier Soleil voué à René Benjamin: «René Benjamin au Plessis», sites. google.com/site/renebenjaminplessis.
 78. Sur la correspondance entre Grignon et Olivar Asselin ou encore avec le poète des Cantons de l'Est, Alfred Desrochers, on consultera Antoine Sirois, «Les pamphlétaire dans l'intimité: la correspondance entre Olivar Asselin et Claude-Henri Grignon», *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français*, vol. 9, hiver / printemps 1985, p. 89-99; Yvette Francoli, «Frère de mon âme et de mon art: Claude-Henri Grignon-Alfred Desrochers (1930-1942)», *Voix et images*, vol. 16, n°1, 1990, p. 44-52.
 79. Il s'agit de la résidence secondaire de Benjamin situé près de Tours dans le département d'Indre-et-Loire.
 80. Claude-Henri Grignon, «Benjamin en face de notre temps troublé» (I), *Les Pamphlet de Valdombre*, troisième année, n° 6, mai 1939, p. 235.
 81. *Ibid.*
 82. *Ibid.*, p. 236.
 83. Lettre de René Benjamin à Claude-Henri Grignon, 5 septembre 1937.
 84. *Ibid.*
 85. Lettre de Claude-Henri Grignon à René Benjamin, 30 avril 1939.
 86. Lettre de René Benjamin à Claude-Henri Grignon, 23 décembre 1938.

87. Lettre de Claude-Henri Grignon à René Benjamin, 30 avril 1939.
88. Claude-Henri Grignon, « Benjamin en face de notre temps troublé » (I), *loc. cit.*, p. 235 et 237-238; *Idem*, « Benjamin en face de notre temps troublé » (II), *Les Pamphlets de Valdombre*, troisième année, n° 7, juin 1939, p. 273-278 et 280-282.
89. Lettre de René Benjamin à Claude-Henri Grignon, 8 août 1939.
90. *Ibid.*
91. Lettre de René Benjamin à Claude-Henri Grignon, 8 septembre 1939.
92. *Ibid.*
93. Lettre de René Benjamin à Claude-Henri Grignon, 2 juin 1940.
94. Lettre de René Benjamin à Claude-Henri Grignon, 21 février 1947. Tout nous porte à croire à la lecture du courrier que Grignon correspondait également à cette époque avec l'éditeur français Fernand Sorlot, collaborationniste sous l'occupation allemande.
95. *Ibid.*
96. *Ibid.*
97. Lettre de Claude-Henri Grignon à René Benjamin, 21 avril 1948.
98. Grignon écrivait pour la radio depuis 1939.
99. *Ibid.*
100. *Ibid.*
101. Lettre de Benjamin à Claude-Henri Grignon, 21 septembre 1948.
102. *Ibid.*